

LUC FERRY : TROUVER UN SENS À SA VIE

Le philosophe démontre dans son livre, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, que l'idée que nous nous en faisons est relativement récente. Même si les sagesses anciennes peuvent encore nous éclairer. Entretien.

Jean-Louis Servan-Schreiber

Ancien ministre, philosophe chevronné et spécialiste de Kant, Luc Ferry a toujours manifesté un intérêt pour la chose politique. Il a enseigné à l'Ecole normale comme à Science Po. Cet athée s'oppose néanmoins au matérialisme par sa recherche d'une transcendance contemporaine, à travers ses essais *L'Homme-Dieu* (Le Livre de poche 1997), ou *La Sagesse des Modernes* avec André Comte-Sponville (Pocket, 1999). Son nouveau livre s'inscrit directement dans cette quête intellectuelle personnelle. L'envie de réussir sa vie n'est pas une idée contemporaine. Le tout nouveau livre de Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* (Grasset), pose une question qui date des premiers philosophes de l'Antiquité. L'auteur de *L'Homme-Dieu* travaillait depuis deux ans à cet essai philosophique, quand il a été nommé ministre de l'Education. Circonstance qui souligne combien notre époque invite les penseurs à mettre en pratique ce qu'ils professent. Mais l'ouvrage ne cède à aucune mode actuelle et se centre sur une analyse fine de la pensée de Nietzsche, dont Ferry estime qu'il libère la réflexion existentielle moderne. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Luc Ferry évoque l'usage que chacun, à ses yeux, peut faire des théories philosophiques pour vivre mieux aujourd'hui.

Psychologies : Dans votre livre, vous parlez à la fois de "vie réussie" et de "vie bonne". Il y a peut-être un éclaircissement sémantique à apporter.

Luc Ferry : Tout le début du livre est, en effet, consacré à tenter d'éclaircir cette différence, à indiquer les raisons pour lesquelles une "vie bonne", réussie au sens philosophique, ne saurait se réduire à la réussite sociale. Les religions, mais aussi les grandes visions philosophiques du monde portaient de la conviction qu'une vie bonne ne se mesurait pas à l'aune des seuls "succès", mais qu'elle devait être une vie accomplie, une vie qui a du sens. Pour en juger, elles se référaient à des principes transcendant l'individu – l'ordre cosmique des Anciens, le divin des croyants, les utopies patriotiques ou révolutionnaires des laïcs, etc.

A l'évidence, le phénomène le plus marquant de l'époque contemporaine, du moins en Occident, tient au fait que ces grandes réponses tendent à s'estomper. Tout se passe comme s'il nous fallait alors apprendre à distinguer entre une "vie réussie" et une "vie ratée" sans sortir de la vie, en demeurant, comme nous y invitait déjà Nietzsche, dans la seule sphère de l'immanence. Il s'agit alors de comparer différents modes d'existence plutôt que de juger l'ensemble de sa vie à l'aune d'un principe transcendant tels que ceux que je viens d'évoquer. Est-ce possible, tenable ? N'assistons-nous pas, au rebours de cette tendance matérialiste, à l'émergence de nouvelles figures de la transcendance et du sens ? C'est la question que j'ai voulu poser.

Quelle est votre approche personnelle de cette vie bonne ou réussie ? Comment vos propres conclusions philosophiques sur la vie réussie peuvent-elles aider vos contemporains à mieux vivre, qu'il s'agisse de vos lecteurs ou des écoliers ?

Je raconte dans ce livre, de façon la plus claire possible – et il s'agit bien d'un récit, même s'il est philosophique – l'histoire des grandes réponses apportées à cette question de la vie bonne. Et, bien entendu, j'y prends aussi position pour mon propre compte : en plaidant notamment pour l'idée que là où les Anciens définissaient la vie bonne comme une vie en harmonie avec l'ordre naturel du monde, avec le cosmos, il nous faut plutôt apprendre aujourd'hui à vivre en harmonie avec l'ordre spirituel de l'humanité – ce qui implique de nombreuses et profondes conséquences à mes yeux quant à l'idée d'une sagesse des Modernes.

Mais il ne s'agit nullement pour moi de dire : « Je vais vous raconter l'histoire des cinq ou six plus grandes réponses à la question de la vie bonne, puis j'essaierai de vous convaincre que la mienne est la meilleure. » Dans ce domaine, on ne peut ni ne doit jamais rien imposer à personne. Ce qui fait que, pour la première fois sans doute, je n'ai pas cherché à critiquer les visions du monde que je ne partage pas. Au contraire, je montre chaque fois ce qu'elles ont de plus beau, de plus puissant, ce en quoi elles nous parlent encore aujourd'hui, même du plus lointain de notre histoire. C'est cela, peut-être, qui pourra être utile à quelques-uns. D'autant que la prise en compte et l'acceptation de la pluralité même des réponses supposent déjà, sinon une forme de "sagesse", du moins un élargissement de la pensée qui me semble être l'un des enjeux majeurs de notre temps.

Vous estimez en tant que philosophe que, pour mener une vie bonne, il faut s'être réconcilié avec la mort, comment un non-croyant peut-il se réconcilier avec la mort ?

Les philosophes grecs avaient élaboré une superbe réponse à l'usage des non-croyants : ils expliquaient à leurs élèves comment les deux maux qui pèsent sur la vie humaine et l'empêchent d'être bonne sont la nostalgie du passé et l'espérance en un avenir meilleur. Car ces deux sentiments nous font à coup sûr manquer le présent. Si l'on parvient au contraire à aimer le réel ici et maintenant, à le goûter vraiment, à se réconcilier avec lui, on atteint à une certaine forme d'éternité, celle de l'instant qui n'est plus relativisé par les autres dimensions du temps.

On pourrait compléter la réponse, en lien avec cette problématique de la "pensée élargie" que je viens d'évoquer : c'est-à-dire qu'il faut essayer de se mettre à la place des autres pour gagner en humanité, plutôt que de nous opposer sur le mode du différent. Il ne s'agit pas de le faire par gentillesse ou par tolérance, mais pour partager ce qui, du point de vue des autres, nous parle et contribue à donner à notre propre vie sa finalité. Je trouve très belle cette idée de pensée élargie qui nous vient du XVIII^e siècle.

Pour revenir à la réconciliation avec la mort, on a intérêt, à tous égards, à avoir mené le plus loin possible et à avoir pacifié le mieux que l'on peut le dialogue avec les vivants. Après, c'est tout simplement trop tard, et le deuil sera d'autant plus insupportable que le dialogue n'aura pas été accompli en cette vie. C'est au fond un exercice de sagesse, qui permet de rendre la mort des êtres aimés un peu moins insupportable ; mais, il faut

accepter le fait que, dans une perspective laïque, agnostique, il n'y a pas de réponse absolue.

Quel est votre sentiment sur notre sondage en partie fait avec certaines de vos réflexions et qui a consisté à mettre nos concitoyens devant l'expression "vie réussie" et d'avoir des réactions qui leur sont personnelles ?

Il confirme de manière éclatante ce à quoi je réfléchis maintenant depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire à l'importance primordiale donnée à l'amour et à la vie privée, tout particulièrement familiale. C'est ce que j'annonçais dans mon livre "L'Homme-Dieu ou le sens de la vie". J'y avais consacré un long chapitre à la naissance de cette famille moderne qui allait installer à la fois le principe de la vie privée et celui de l'amour comme donneurs de sens à l'existence humaine. A cet égard, ce sondage est tout à fait parlant. Il reflète l'événement majeur probablement des vingt ou trente dernières années, notamment par rapport au « tout est politique » de Mai 68, à savoir la conviction que le centre de notre vie est bien davantage dans la vie privée que dans la vie publique. Aujourd'hui, ce n'est plus pour la vérité, peut-être même pas pour la justice ni pour la beauté que l'individu moderne est prêt à mourir. Les seuls êtres pour lesquels il peut le cas échéant risquer sa vie, ce sont les êtres aimés, les proches. Par où l'on retrouve à travers la problématique du sacrifice, la dimension du sacré, une dimension religieuse de l'amour.

Qu'aimeriez-vous dire à tous ces enfants qui dépendent de l'immense système dont vous êtes le ministre ?

J'éprouve parfois le sentiment que notre discours sur "les jeunes", comme s'ils formaient une catégorie, voire une ethnie homogène et spécifique, est souvent devenu terriblement démagogique. Nos sociétés ont tellement peur du vieillissement qu'elles sacralisent la jeunesse et dévalorisent, sans même s'en rendre compte, l'entrée dans le monde des adultes. Nous sommes prisonniers du "syndrome Peter Pan", le pathos du petit garçon (ou de la petite fille) qui ne veut pas grandir... Cette idéologie jeuniste est dévastatrice pour l'éducation, car éduquer, qu'est-ce d'autre sinon préparer à l'entrée dans le monde des adultes ? Or, si ce dernier est perçu comme un déclin, une chute, quel intérêt peut-il y avoir à s'y préparer ?

Il faut faire comprendre aux jeunes – mais peut-être d'abord à nous-mêmes – que la vie d'adulte, quand elle est réussie bien sûr, peut être à bien des égards plus riche, plus intense, plus intéressante que celle de l'enfant ; qu'on n'est pas un musicien, un scientifique, un écrivain ou un sportif accomplis à 10 ans ! En ce sens, la réflexion sur la vie bonne est directement liée dans mon esprit à mon action dans ce ministère.

Nietzsche : La pensée "grandiose"

« Si l'on fait abstraction des faiblesses liées à la culture d'une époque qui allait bientôt accoucher des pires catastrophes que l'humanité ait connues, écrit Luc Ferry dans "Qu'est-ce qu'une vie réussie ?" (Grasset), la pensée de Nietzsche a quelque chose de grandiose : elle apparaît comme la première, sinon la seule, à relever les défis d'une existence "humaine, trop humaine", d'une vie enfin libérée des mirages de la foi en quelque "idéal" supérieur que ce soit.

Une philosophie non plus du ciel, mais de la terre, comme le proclame en des termes qui lui conviennent, c'est-à-dire irréligieux, ce passage de Zarathoustra : "Je vous en conjure, ô mes frères, demeurez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrrestres. Sciemment ou non, ce sont des empoisonneurs. Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds, des intoxiqués dont la terre est lasse : qu'ils périssent donc ! Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort, et morts avec lui ses blasphémateurs. Désormais le crime le plus affreux, c'est de blasphémer la terre et d'accorder plus de prix aux entrailles de l'insondable qu'au sens de la terre." »

Le philosophe Denis Marquet a lu le "Nouveau Ferry"

Nous reconstruire une sagesse ? La sagesse que propose Luc Ferry repose sur trois piliers : singularité, intensité, amour. Mais à aucun moment l'auteur ne parle de sa propre expérience de la vie.

D'emblée, le diagnostic est posé. Notre époque vient après trois siècles de déconstruction de tous les idéaux. Tout ce qui servait à fonder la représentation d'une "vie bonne" (le cosmos des Anciens, le Dieu des chrétiens...) a été réduit en miettes par l'entreprise critique de la pensée moderne. Résultat : nous ne savons plus penser l'accomplissement humain – nous avons perdu la sagesse. Faute de sens, et parce qu'il faut bien des buts, nous nous rabattons sur le "rêve éveillé" des succès mondains et professionnels que nous érigeons en dernier absolu d'une époque qui a tué l'absolu. Comme le dit Nietzsche : « Dieu est mort. » Comment vivre en l'absence de transcendance ?

Nietzsche propose une voie. Oui, toutes les croyances qui structuraient l'Ancien Monde ont été renversées : il n'y a plus d'absolu – seulement des points de vue, des perspectives sur une réalité toujours mouvante, chaotique, indéfinie. Mais plutôt que de sombrer dans le nihilisme et la dépression collective, saisissons l'opportunité. Il n'y a plus de vérité transcendante ? Inventons de nouvelles perspectives ! Il n'y a plus de valeurs supérieures ? Affirmons joyeusement la valeur de la vie ! Une vie vécue au maximum de son intensité, dans l'affirmation puissante du geste créateur : telle est la sagesse de Nietzsche. Mais Luc Ferry, qui la présente pourtant de manière très convaincante, ne s'en satisfait pas. Car son « humanisme de l'Homme-Dieu » implique de sauver la transcendance. Le lecteur est donc convié à un bond en arrière de plus de deux millénaires : la sagesse des Anciens et la naissance du christianisme. Mais faire ressurgir les figures du passé ne sert qu'à démontrer qu'elles ne sont plus d'actualité : la « sagesse des Modernes » que l'auteur appelle de ses vœux ne peut s'appuyer ni sur la sagesse antique, trop marquée par une cosmologie périmée, ni sur la vision chrétienne, trop attachée à une foi qui relève du choix intime.

Qu'est-ce alors aujourd'hui qu'une vie réussie ? Pour connaître le point de vue personnel de l'auteur, il faut attendre sa conclusion. La sagesse que propose Luc Ferry repose sur trois piliers : singularité, intensité, amour. Il s'agit, partant de la particularité de sa condition, d'« élargir sa pensée » et ses expériences jusqu'à l'universel de l'humain. On rejoint ainsi le critère nietzschéen de l'intensité : on vit d'autant plus intensément que l'on s'ouvre le plus à l'autre, à la nouveauté, « à la diversité des cultures et des êtres ». Un

tel chemin culmine dans l'expérience de l'amour, qui est une relation à la singularité de l'autre : ce qui en fait un être unique, irremplaçable.

Avec le talent pédagogique qu'on lui connaît, Luc Ferry montre bien que notre vision de la vie réussie dépend moins de notre libre choix que des visions du monde qui prédominent à une époque donnée. Mais, de ce fait, "Qu'est-ce qu'une vie réussie ?" est davantage un essai d'histoire des idées qu'un livre de sagesse. Conforme à la manière dont on philosophe en Occident depuis les temps scolastiques, à aucun moment Luc Ferry ne parle de sa propre expérience de la vie. Inventer une "sagesse des Modernes" fondée sur l'exigence de singularité n'implique-t-il pas de philosopher aussi à la première personne... du singulier ?

Cet article a été téléchargé sur le lien

©<http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Bonheur/Articles-et-Dossiers/Les-chemins-d-une-vie-reussie/Luc-Ferry-Trouver-un-sens-a-sa-vie>